

La Plage, c'est chouette**Première histoire (p. 1-3)****Une histoire du Petit Nicolas**

À LA PLAGE, ON RIGOLE BIEN. Je me suis fait des tas de copains, il y a Blaise, et puis Fructueux, et Mamert ; qu'il est bête celui-là ! Et Irénée et Fabrice et Côme et puis Yves, qui n'est pas en vacances parce qu'il est du pays et on joue ensemble, on se dispute, on ne se parle plus et c'est drôlement chouette.

« Va jouer gentiment avec tes petits camarades, m'a dit papa ce matin, moi je vais me reposer et prendre un bain de soleil. » Et puis, il a commencé à se mettre de l'huile partout et il rigolait en disant : « Ah ! quand je pense aux copains qui sont restés au bureau ! »

Nous, on a commencé à jouer avec le ballon d'Irénée. « Allez jouer plus loin », a dit papa, qui avait fini de se huiler, et bing ! le ballon est tombé sur la tête de papa.

Ça, ça ne lui a pas plu à papa. Il s'est fâché tout plein et il a donné un gros coup de pied dans le ballon qui est allé tomber dans l'eau, très loin. Un shoot terrible. « C'est vrai ça, à la fin », a dit papa. Irénée est parti en courant et il est revenu avec son papa. Il est drôlement grand et gros le papa d'Irénée, et il n'avait pas l'air content.

– C'est lui ! a dit Irénée en montrant papa du doigt.

– C'est vous, a dit le papa d'Irénée à mon papa, qui avez jeté dans l'eau le ballon du petit ?

– Ben oui, a répondu mon papa au papa d'Irénée, mais ce ballon, je l'avais reçu dans la figure.

– Les enfants, c'est sur la plage pour se détendre, a dit le papa d'Irénée, si cela ne vous plaît pas, restez chez vous. En attendant, ce ballon, il faut aller le chercher.

– Ne fais pas attention, a dit maman à papa. Mais papa a préféré faire attention.

– Bon, bon, il a dit, je vais aller le chercher ce fameux ballon.

– Oui, a dit le papa d'Irénée, moi à votre place j'irais aussi.

Papa, ça lui a pris du temps d'aller chercher le ballon, que le vent avait poussé très loin. Il avait l'air fatigué, papa, quand il a rendu le ballon à Irénée et il nous a dit :

– Écoutez, les enfants, je veux me reposer tranquille. Alors, au lieu de jouer au ballon, pourquoi ne jouez-vous pas à autre chose ?

– Ben, à quoi par exemple, hein, dites ? a demandé Mamert. Qu'il est bête, celui-là !

– Je ne sais pas, moi, a répondu papa, faites des trous, c'est amusant de faire des trous dans le sable. Nous, on a trouvé que c'était une idée terrible et on a pris nos pelles pendant que papa a voulu commencer à se rehuiler, mais il n'a pas pu, parce qu'il n'y avait plus d'huile dans la bouteille. « Je vais aller en acheter au magasin, au bout de la promenade », a dit papa, et maman lui a demandé pourquoi il ne restait pas un peu tranquille.

On a commencé à faire un trou. Un drôle de trou, gros et profond comme tout. Quand papa est revenu avec sa bouteille d'huile, je l'ai appelé et je lui ai dit :

– T'as vu notre trou, papa ?

– Il est très joli, mon chéri, a dit papa, et il a essayé de déboucher sa bouteille d'huile avec ses dents. Et puis, est venu un monsieur avec une casquette blanche et il nous a demandé qui nous avait permis de faire ce trou dans sa plage. « C'est lui, m'sieur ! », ont dit tous mes copains en montrant papa. Moi j'étais très fier, parce que je croyais que le monsieur à la casquette allait féliciter papa. Mais le monsieur n'avait pas l'air content.

– Vous n'êtes pas un peu fou, non, de donner des idées comme ça aux gosses ? a demandé le monsieur. Papa, qui travaillait toujours à déboucher sa bouteille d'huile, a dit : « Et alors ? » Et alors, le monsieur à la casquette s'est mis à crier que c'était incroyable ce que les gens étaient inconscients, qu'on pouvait se casser une jambe en tombant dans le trou, et qu'à marée haute, les gens qui ne savaient pas nager perdraient pied et se noieraient dans le trou, et que le sable pouvait s'écrouler et qu'un de nous risquait de rester dans le trou, et qu'il pouvait se passer des tas de choses terribles dans le trou et qu'il fallait absolument reboucher le trou.

– Bon, a dit papa, rebouchez le trou, les enfants. Mais les copains ne voulaient pas reboucher le trou.

– Un trou, a dit Côme, c'est amusant à creuser, mais c'est embêtant à reboucher.

– Allez, on va se baigner ! a dit Fabrice. Et ils sont tous partis en courant. Moi je suis resté, parce que j'ai vu que papa avait l'air d'avoir des ennuis.

– Les enfants ! Les enfants ! il a crié papa, mais le monsieur à la casquette a dit :

– Laissez les enfants tranquilles et rebouchez-moi ce trou en vitesse ! Et il est parti.

Papa a poussé un gros soupir et il m'a aidé à reboucher le trou. Comme on n'avait qu'une seule petite pelle, ça a pris du temps et on avait à peine fini que maman a dit qu'il était l'heure de rentrer à l'hôtel pour déjeuner, et qu'il fallait se dépêcher, parce que, quand on est en retard, on ne vous sert pas, à l'hôtel.

« Ramasse tes affaires, ta pelle, ton seau et viens », m'a dit maman. Moi j'ai pris mes affaires, mais je n'ai pas trouvé mon seau. « Ça ne fait rien, rentrons », a dit papa. Mais moi, je me suis mis à pleurer plus fort.

Un chouette seau, jaune et rouge, et qui faisait des pâtés terribles. « Ne nous énervons pas, a dit papa, où l'as-tu mis, ce seau ? » J'ai dit qu'il était peut-être au fond du trou, celui qu'on venait de boucher. Papa m'a regardé comme s'il voulait me donner une fessée, alors je me suis mis à pleurer plus fort et papa a dit que bon, qu'il allait le chercher le seau, mais que je ne lui casse plus les oreilles. Mon papa, c'est le plus gentil de tous les papas ! Comme nous n'avions toujours que la petite pelle pour les deux, je n'ai pas pu aider papa et je le regardais faire quand on a entendu une grosse voix derrière nous : « Est-ce que vous vous fichez de moi ? » Papa a poussé un cri, nous nous sommes retournés et nous avons vu le monsieur à la casquette blanche. « Je crois me souvenir que je vous avais interdit de faire des trous », a dit le monsieur. Papa lui a expliqué qu'il cherchait mon seau. Alors, le monsieur lui a dit que d'accord, mais à condition qu'il rebouche le trou après. Et il est resté là pour surveiller papa.

« Écoute, a dit maman à papa, je rentre à l'hôtel avec Nicolas. Tu nous rejoindras dès que tu auras retrouvé le seau. » Et nous sommes partis. Papa est arrivé très tard à l'hôtel, il était fatigué, il n'avait pas faim et il est allé se coucher. Le seau, il ne l'avait pas trouvé, mais ce n'est pas grave, parce que je me suis aperçu que je l'avais laissé dans ma chambre. L'après-midi, il a fallu appeler un docteur, à cause des brûlures de papa. Le docteur a dit à papa qu'il devait rester couché pendant deux jours.

– On n'a pas idée de s'exposer comme ça au soleil, a dit le docteur, sans se mettre de l'huile sur le corps.

– Ah ! a dit papa, quand je pense aux copains qui sont restés au bureau ! Mais il ne rigolait plus du tout en disant ça.

GOSCINNY / SEMPE

Le Petit Nicolas et ses voisins

4

Les nouveaux voisins*Deuxième histoire (p. 4-6)***Une histoire du Petit Nicolas**

DEPUIS CE MATIN, nous avons des nouveaux voisins !

Nous avons déjà un voisin, M. Blédurt, qui est très gentil et qui se dispute tout le temps avec papa, mais de l'autre côté de notre maison, il y avait une maison vide qui était à vendre. Papa, il profitait que personne n'habitait cette maison pour jeter pardessus la haie les feuilles mortes de notre jardin et aussi, quelquefois, des papiers et des choses. Comme il n'y avait personne, ça ne faisait pas d'histoires, pas comme la fois où papa a jeté une épluchure d'orange dans le jardin de M. Blédurt, et M. Blédurt n'a pas parlé à papa pendant un mois. Et puis, la semaine dernière, maman nous a dit que la crémère lui avait dit que la maison à côté avait été vendue à un M. Courteplaque, qui était chef du rayon des chaussures aux magasins du « Petit Epargnant », troisième étage, qu'il était marié à une dame qui aimait bien jouer du piano, et qu'ils avaient une petite fille de mon âge. À part ça, la crémère ne savait rien, elle avait seulement appris que c'était Van den Pluig et Compagnie qui s'occupait du déménagement et que ça allait se passer dans cinq jours, c'est-à-dire aujourd'hui.

« Les voilà ! Les voilà ! », j'ai crié quand j'ai vu le gros camion de déménagement avec Van den Pluig écrit sur tous les côtés. Papa et maman sont venus voir à la fenêtre du salon avec moi. Derrière le camion, il y avait une auto, d'où sont sortis un monsieur avec des tas de gros sourcils au-dessus des yeux, une dame avec une robe à fleurs, qui portait des paquets et une cage à oiseau, et puis une petite fille, grande comme moi, qui tenait une poupée. « Tu as vu comment elle est attifée, la voisine ? » a dit maman à papa, on dirait qu'elle s'est habillée avec un rideau ! » « Oui, a dit papa, je crois que leur voiture est du modèle antérieur à la mienne. »

Les déménageurs sont descendus de leur camion, et pendant que le monsieur allait ouvrir la porte du jardin et de la maison, la dame expliquait des choses aux déménageurs, en faisant des gestes avec sa cage à oiseau.

La petite fille, elle sautait tout autour de la dame, et puis la dame lui a dit quelque chose, alors la petite fille a cessé de sauter.

« Je peux sortir dans le jardin ? », j'ai demandé. « Oui, m'a dit papa, mais ne dérange pas les nouveaux voisins. » « Et ne les regarde pas comme des bêtes curieuses, a dit maman, il ne faut pas être indiscret ! », et puis elle est sortie avec moi, parce qu'elle a dit qu'il fallait absolument qu'elle arrose ses bégonias. Quand nous sommes arrivés dans le jardin, les déménageurs étaient en train de sortir des tas de meubles du camion et de les mettre sur le trottoir, où se trouvait M. Blédurt qui nettoyait sa voiture, et ça, ça m'a étonné, parce que quand M. Blédurt nettoie sa voiture, il le fait dans son garage. Surtout quand il pleut, comme aujourd'hui.

« Attention à mon fauteuil Louis XVI ! criait la dame, couvrez-le pour qu'il ne mouille pas, la tapisserie est de très grande valeur ! » Et puis les déménageurs ont sorti un gros piano qui avait l'air drôlement lourd. « Allez-y doucement ! a crié la dame, c'est un Dreyel de concert. Il coûte très cher ! » Un qui ne devait pas rigoler, c'était l'oiseau, parce que la dame bougeait la cage tout le temps. Et puis, les déménageurs ont commencé à emporter les meubles dans la maison, suivis de la dame qui leur expliquait tout le temps qu'il ne fallait rien casser, parce que c'était des choses qui valaient beaucoup d'argent. Ce que je n'ai pas compris, c'est pourquoi elle criait tellement fort, c'était peut-être parce que les déménageurs n'avaient pas l'air d'écouter et qu'ils rigolaient entre eux.

Et puis, je me suis approché de la haie, et j'ai vu la petite fille qui s'amusait à sauter sur un pied et sur l'autre. « Salut, elle m'a dit, moi je m'appelle Marie-Edwige, et toi ? » « Moi je m'appelle Nicolas », je lui ai dit, et je suis devenu tout rouge, c'est bête. « Tu vas à l'école ? », elle m'a demandé. « Oui », j'ai répondu. « Moi aussi, m'a dit Marie-Edwige, et puis j'ai eu les oreillons. » « Tu sais faire ça ? », j'ai demandé, et j'ai fait une galipette, heureusement que maman ne regardait pas, parce que l'herbe mouillée ça fait des taches sur ma chemise. « Là où j'habitais avant, a dit Marie-Edwige, j'avais un copain qui pouvait en faire trois à la suite, des galipettes ! » « Bah ! j'ai dit, moi je peux en faire autant que j'en veux, tu vas voir ! » Et j'ai commencé à faire des galipettes, mais là je n'ai pas eu de chance, parce que maman m'a vu. « Mais, qu'est-ce que tu as à te rouler comme ça dans l'herbe ? a crié maman. Regarde-moi dans quel état tu t'es mis ! Et puis, on n'a pas idée de rester dehors par un temps pareil ! » Alors papa est sorti de la maison et il a demandé : « Qu'est-ce qui se passe ? » « Ben ! rien, j'ai dit, je faisais des galipettes, comme tout le monde. » « Il me montrait, a dit Marie-Edwige, c'est pas mal. » « Marie-Edwige ! a crié M. Courteplaque, qu'est-ce que tu fais dehors, près de la haie ? » « Je jouais avec le petit garçon d'à côté », a expliqué Marie-Edwige. Alors, M. Courteplaque est venu, avec ses gros sourcils, et il a dit à Marie-Edwige de ne pas rester dehors et d'entrer dans la maison pour aider sa maman.

Papa, il s'est approché de la haie avec un grand sourire : « Il faut excuser les enfants, il a dit papa, je crois que c'est le coup de foudre. » M. Courteplaque a remué les sourcils, mais il n'a pas rigolé.

« C'est vous le nouveau voisin ? », il a demandé. « Hé ! hé ! a rigolé papa, pas exactement, le nouveau voisin c'est vous, hé ! hé ! » « Ouais, a dit M. Courteplaque, eh bien ! vous me ferez le plaisir de ne plus jeter vos cochonneries par-dessus la haie ! » Papa a cessé de rigoler et il a ouvert des grands yeux. « Parfaitement, a continué M. Courteplaque, mon jardin n'est pas un dépotoir pour vos saletés ! » Ça, ça ne lui a pas plu, à mon papa. « Dites-donc, il a dit papa, vous le prenez sur un drôle de ton, je veux bien que vous soyez énervé par le déménagement, mais tout de même... » « Je ne suis pas énervé, a crié M. Courteplaque, et je le prendrai sur le ton que je voudrai, mais si vous ne voulez pas d'histoires, cessez de considérer cette propriété comme une poubelle, c'est incroyable, à la fin ! » « Vous n'avez pas à le prendre de haut, avec votre vieille guimbarde et vos meubles minables, non mais sans blague ! », a crié papa. « Ah ! c'est comme ça ? a demandé M. Courteplaque, eh bien ! nous verrons. En attendant, je vous rends votre dû ! » Et puis, M. Courteplaque s'est baissé et il a commencé à envoyer dans notre jardin des tas de feuilles mortes, des papiers et trois bouteilles, et puis il est parti dans sa maison.

Papa est resté avec la bouche ouverte, et puis il s'est tourné vers M. Blédurt qui était sur le trottoir, toujours en train de frotter sa voiture, et il lui a dit : « Non mais, t'as vu ça, Blédurt ? » Alors M. Blédurt a fait une toute petite bouche et il a dit : « Oui, j'ai vu. Depuis que tu as un nouveau voisin, moi je n'existe plus. Oh ! j'ai compris. » Et il est parti dans sa maison à lui.

Il paraît que M. Blédurt est jaloux.

GOSCINNY / SEMPE

Les surprises du Petit Nicolas

7

Comme un grand**Troisième histoire (p. 7-9)****Une histoire du Petit Nicolas**

MOI, J'AI UNE NOUVELLE PETITE VOISINE qui s'appelle Marie-Edwige et qui est très chouette. Aujourd'hui, son papa et sa maman l'ont laissée venir jouer avec moi dans notre jardin.

– À quoi on joue, Marie-Edwige, j'ai demandé, à la balle ? aux billes ? au train électrique ?

– Non, m'a répondu Marie-Edwige, on va jouer au papa et à la maman. Toi tu serais le papa, moi je serais la maman, et ma poupée, ça serait notre petite fille.

J'avais pas tellement envie de jouer avec une poupée, parce que je n'aime pas ça, et puis parce que si les copains me voyaient, ils se moqueraient drôlement de moi. Mais je ne voulais pas que Marie-Edwige se fâche, elle est très chouette, alors j'ai dit que j'étais d'accord.

– Bon, a dit Marie-Edwige, alors ici, ce serait la salle à manger, là, la table et là-bas le buffet, avec la photo de tonton Léon au-dessus. Alors ce serait le soir, moi je serais habillée avec la robe rouge et les souliers à hauts talons de ma maman, et toi tu reviendrais du travail. Vas-y.

J'ai regardé dans la rue, pour voir s'il n'y avait personne, surtout Alceste, un copain qui habite pas loin, et puis j'ai commencé à jouer.

J'ai fait semblant d'ouvrir une porte et j'ai dit :

– Bonsoir Marie-Edwige.

– Mais non, a dit Marie-Edwige, que tu es bête ! Tu dois m'appeler chérie, comme fait papa, et moi je t'appellerai comme maman appelle papa. Recommence.

J'ai recommencé.

– Bonsoir, chérie, j'ai dit.

– Bonsoir Grégoire, m'a dit Marie-Edwige, c'est à cette heure-ci que tu rentres ?

– Mais Marie-Edwige... j'ai dit, mais Marie-Edwige ne m'a pas laissé finir.

– Mais non, Nicolas, tu sais pas jouer ! C'est vrai ça ! Tu dois m'appeler chérie et puis me dire que tu as eu beaucoup de travail et que c'est pour ça que tu reviens tard !

– J’ai eu des tas de travail, j’ai dit, c’est pour ça que je viens tard, chérie.

Alors, Marie-Edwige a levé les bras en l’air et elle a crié :

– Ah ! je l’attendais, celle-là ! Tous les soirs la même chose ! Je parie que tu as encore traîné avec tes copains ! Et bien sûr, tu ne t’occupes pas si je m’inquiète, ou si mon repas refroidit, ou si notre petite fille, qui est si jolie, est malade. Tu pourrais au moins me donner un coup de téléphone et penser que tu as une famille et une maison. Mais non, monsieur ça ne l’intéresse pas tout ça, il préfère rester avec ses copains ! Je suis très malheureuse ! Et ne m’appelle pas chérie !

Quand elle a eu fini de parler, Marie-Edwige, elle était toute rouge, et puis, elle m’a dit :

– Ben pourquoi tu restes avec la bouche ouverte, Nicolas ? Joue !

– Dis, Marie-Edwige, j’ai demandé, tu veux pas qu’on joue à la balle ? Je l’enverrai pas fort, tu verras.

– Non, m’a répondu Marie-Edwige. Toi, maintenant, tu pourrais dire que tu travailles beaucoup pour ramener des tas de sous à la maison.

– Je travaille beaucoup, pour ramener des tas de sous à la maison, j’ai dit.

Alors là, Marie-Edwige s’est mise à faire des tas de gestes.

– Celle-là aussi, je l’attendais ! elle a crié. Ils profitent de toi à ton travail. Oh, bien sûr, c’est pas toi qui dois aller acheter les choses à manger et payer la blanchisseuse. Mais moi, je n’y arrive pas avec ce que tu me donnes. La poupée et moi, on n’a plus rien à se mettre. Combien de fois je t’ai dit d’aller voir ton directeur et de lui demander une augmentation. Mais tu n’oses pas, j’ai bien envie d’y aller à ta place !

– Et moi, qu’est-ce que je dois dire, maintenant ? j’ai demandé.

– Rien, m’a dit Marie-Edwige, tu te mets à table pour le dîner et tu lis ton journal.

Alors, je me suis assis sur l’herbe et j’ai fait comme si je lisais un journal.

– Au lieu de lire ton journal, m’a dit Marie-Edwige, tu pourrais me parler un peu, me raconter ce que tu as fait aujourd’hui. Moi je ne vois personne toute la journée, et dès que tu arrives, tu ouvres le journal et tu ne dis rien.

– Mais, Marie-Edwige, j’ai dit, c’est toi qui m’as dit de lire le journal !

Alors, Marie-Edwige s’est mise à rigoler.

– Mais oui, gros bêta, elle m’a dit, mais c’est pour de rire, c’est pour jouer. Alors toi, tu fais comme si tu fermes le journal et tu dis ah ! la la la la !

Elle est très chouette, Marie-Edwige, quand elle rigole, alors, comme j’aime bien jouer avec elle, j’ai fait comme si je refermais le journal et j’ai dit :

– Ah ! la la la la !

– Ça c’est un comble ! a dit Marie-Edwige, en plus, monsieur proteste quand je lui demande simplement de fermer le journal. Et tu n’as même pas embrassé ta fille qui est si jolie et qui a eu une bonne note en récitation !

Et Marie-Edwige a ramassé sa poupée qui était sur l’herbe, et elle a voulu que je la prenne.

– Non, j’ai dit, pas la poupée !

– Et pourquoi pas la poupée ? m’a demandé Marie-Edwige.

– À cause d’Alceste, j’ai répondu, s’il me voyait, j’aurais l’air d’un guignol et il le raconterait à tous les autres, à l’école.

– Et c’est qui, Alceste, je vous prie ? m’a demandé Marie-Edwige.

– Ben, c’est un copain, je lui ai expliqué. Il est gros et il mange tout le temps, à la récré, il fait le gardien de but.

Alors, Marie-Edwige a fait des yeux tout petits.

– Alors tu préfères jouer avec ton copain plutôt qu’avec moi ? elle a dit.

– Mais non, j’ai répondu. Mais maintenant, on pourrait jouer au train électrique, j’ai des tas de wagons et des barrières qui montent et qui descendent.

– Puisque tu préfères jouer avec ton copain, tu n’as qu’à rester avec lui. Moi, je retourne chez ma maman ! m’a dit Marie-Edwige, et puis elle est partie.

Moi, je suis resté seul dans le jardin, et j’avais un peu envie de pleurer, mais papa est sorti de la maison en rigolant.

– Je vous ai regardés par la fenêtre, tous les deux, il m’a dit papa, et tu as très bien fait ! Tu as été énergique !

Et papa m’a mis la main sur l’épaule et il m’a dit :

– Allez mon vieux, elles sont toutes les mêmes !

Et moi j’ai été très content, parce que papa m’a parlé comme si j’étais un grand. Et puis, pour Marie-Edwige qui est très chouette, eh bien ! demain, j’irai lui demander pardon. Comme un grand.

Pan !**Quatrième histoire (p. 10-12)****Une histoire du Petit Nicolas**

JEUDI, J'AI ÉTÉ COLLÉ à cause du pétard.

On était là tranquillement, en classe, à écouter la maîtresse, qui nous expliquait que la Seine fait des tas de méandres, et juste quand elle nous tournait le dos pour montrer la Seine sur la carte, pan ! le pétard a éclaté. La porte de la classe s'est ouverte et on a vu entrer le directeur. « Qu'est-ce qui s'est passé ? », il a demandé. « Un des élèves a fait éclater un pétard », a répondu la maîtresse. « Ah ! ah ! a dit le directeur, eh bien ! que le coupable se dénonce, sinon toute la classe sera en retenue jeudi ! » Le directeur s'est croisé les bras, il a attendu, mais personne n'a rien dit.

Puis Rufus s'est levé. « M'sieur », il a dit. « Oui, mon petit ? », a répondu le directeur. « C'est Geoffroy, m'sieur », a dit Rufus. « T'es pas un peu malade ? », a demandé Geoffroy. « Tu crois tout de même pas que je vais me faire coller parce que tu fais le guignol avec des pétards ! », a crié Rufus. Et ils se sont battus.

Ça a fait un drôle de bruit, parce que tous on a commencé à discuter et parce que le directeur donnait des gros coups de poing sur le bureau de la maîtresse en criant : « Silence ! » « Puisque c'est comme ça, a dit le directeur, et que personne ne veut se dénoncer, jeudi, toute la classe sera en retenue ! » Et le directeur est parti pendant qu'Agnan, qui est le chouchou de la maîtresse, se roulait par terre en pleurant et en criant que ce n'était pas juste, qu'il ne viendrait pas en retenue, qu'il se plaindrait à ses parents et qu'il changerait d'école. Le plus drôle, c'est qu'on n'a jamais su qui avait mis le pétard.

Jeudi après-midi, quand on est arrivés à l'école, on ne rigolait pas trop, surtout Agnan qui venait en retenue pour la première fois ; il pleurait et il avait des hoquets. Dans la cour, le Bouillon nous attendait. Le Bouillon, c'est notre surveillant ; on l'appelle comme ça parce qu'il dit tout le temps : « Regardez-moi bien dans les yeux », et dans le bouillon il y a des yeux. C'est les grands qui ont trouvé ça. « En rang, une deux, une deux ! » a dit le Bouillon. Et on l'a suivi.

Quand on s'est assis en classe, le Bouillon nous a dit : « Regardez-moi bien dans les yeux, tous ! Par votre faute, je suis obligé de rester ici, aujourd'hui. Je vous préviens que je ne supporterai pas la moindre indiscipline ! Compris ? »

Nous, on n'a rien dit parce qu'on a vu que ce n'était pas le moment de rigoler. Le Bouillon a continué : « Vous allez m'écrire trois cents fois : il est inadmissible de faire exploser des pétards en classe et de ne pas se dénoncer par la suite. » Et puis, on s'est tous levés parce que le directeur est entré en classe. « Alors, a demandé le directeur, où en sont nos amateurs d'explosifs ? » « Ça va, monsieur le Directeur a répondu le Bouillon ; je leur ai donné trois cents lignes à faire, comme vous l'aviez décidé. » « Parfait, parfait, a dit le directeur, personne ne sortira d'ici tant que toutes les lignes n'auront pas été faites. Ça leur apprendra. » Le directeur a cligné de l'œil au Bouillon, et il est sorti. Le Bouillon a poussé un gros soupir et il a regardé par la fenêtre ; il y avait un drôle de soleil. Agnan s'est mis à pleurer de nouveau. Le Bouillon s'est fâché et il a dit à Agnan que s'il ne cessait pas ce manège, il allait voir ce qu'il allait voir. Agnan, alors, s'est roulé par terre ; il a dit que personne ne l'aimait, et puis sa figure est devenue toute bleue. Le Bouillon a dû sortir en courant avec Agnan sous le bras.

Le Bouillon est resté dehors assez longtemps, alors, Eudes a dit : « Je vais aller voir ce qui se passe. » Et il est sorti avec Joachim. Le Bouillon est revenu avec Agnan. Agnan avait l'air calmé, il reniflait un peu de temps en temps, mais il s'est mis à faire les lignes sans rien dire.

Et puis, Eudes et Maixent sont arrivés. « Tiens, vous voilà, a dit Eudes au Bouillon, on vous a cherché partout. » Le Bouillon est devenu tout rouge. « J'en ai assez de vos pitreries, il a crié. Vous avez entendu ce qu'a dit M. le Directeur, alors, dépêchez-vous de faire vos lignes, sinon, nous passerons la nuit ici ! »

« Et le dîner, alors ? », a demandé Alceste qui est un copain gros qui aime beaucoup manger. « Moi, ma maman ne me laisse pas rentrer tard le soir », j'ai expliqué. « Je pense que si nous pouvions avoir moins de lignes, on finirait plus tôt », a dit Joachim. « Avec des mots moins longs, a dit Clotaire, parce que je ne sais pas écrire inadmissible. » « Moi, je l'écris avec deux s », a dit Eudes. Et Rufus s'est mis à rigoler. On était tous là à discuter quand le Bouillon s'est mis à donner des coups de poing sur la table. « Au lieu de perdre votre temps, il a crié, dépêchez-vous de terminer ces lignes ! »

Il avait l'air drôlement impatient, le Bouillon, il marchait dans la classe et, de temps en temps, il s'arrêtait devant la fenêtre, et il poussait un gros soupir. « M'sieur ! », a dit Maixent. « Silence ! Que je ne vous entende plus ! Pas un mot ! Rien ! », a crié le Bouillon. On n'entendait plus en classe que le bruit des plumes sur le papier, les soupirs du Bouillon et les reniflements d'Agnan.

C'est Agnan qui a fini ses lignes le premier et qui les a portées au Bouillon. Il était très content, le Bouillon. Il a donné des petites tapes sur la tête d'Agnan et il nous a dit qu'on devait suivre l'exemple de notre petit camarade.

Les uns après les autres, on a fini et on a donné nos lignes au Bouillon. Il ne manquait plus que Maixent, qui n'écrivait pas. « Nous vous attendons, mon garçon ! a crié le Bouillon. Pourquoi n'écrivez-vous pas ? » « J'ai pas d'encre, m'sieur », a dit Maixent. Le Bouillon a ouvert des yeux tout ronds. « Et pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ? » a demandé le Bouillon. « J'ai essayé, m'sieur, mais vous m'avez dit de me taire », a répondu Maixent. Le Bouillon s'est passé la main sur la figure, et il a dit qu'on donne de l'encre à Maixent. Maixent s'est mis à écrire en s'appliquant. Il est très bon en calligraphie, Maixent. « Vous avez déjà fait combien de lignes ? » a demandé le Bouillon. « Vingt-trois, et je marche sur vingt-quatre », a répondu Maixent. Le Bouillon a eu l'air d'hésiter un moment, et puis il a pris le papier de Maixent, il s'est assis à sa table, il a sorti son stylo et il s'est mis à faire des lignes à toute vitesse, pendant qu'on le regardait.

Quand le Bouillon a eu fini, il était tout content. « Agnan, il a dit, allez prévenir M. le Directeur que le pensum est terminé. » Le directeur est entré, et le Bouillon lui a donné les feuilles. « Très bien, très bien, a dit le directeur. Je pense que ceci vous aura servi de leçon. Vous pouvez rentrer chez vous. » Et c'est à ce moment que, pan ! un pétard a éclaté dans la classe et qu'on a tous été mis en retenue pour jeudi prochain.

Le football**Cinquième histoire (p. 13-16)****Une histoire du Petit Nicolas**

J'ÉTAIS DANS LE TERRAIN VAGUE AVEC LES COPAINS : Eudes, Geoffroy, Alceste, Agnan, Rufus, Clotaire, Maixent et Joachim. Je ne sais pas si je vous ai déjà parlé de mes copains, mais je sais que je vous ai parlé du terrain vague. Il est terrible ; il y a des boîtes de conserve, des pierres, des chats, des bouts de bois et une auto. Une auto qui n'a pas de roues, mais avec laquelle on rigole bien : on fait « vroum vroum », on joue à l'autobus, à l'avion ; c'est formidable !

Mais là, on n'était pas venus pour jouer avec l'auto. On était venus pour jouer au football. Alceste a un ballon et il nous le prête à condition de faire le gardien de but, parce qu'il n'aime pas courir. Geoffroy, qui a un papa très riche, était venu habillé en footballeur, avec une chemise rouge, blanche et bleue, des culottes blanches avec une bande rouge, des grosses chaussettes, des protège-tibias et des chaussures terribles avec des clous en dessous. Et ce serait plutôt les autres qui auraient besoin de protège-tibias, parce que Geoffroy, comme dit le monsieur de la radio, c'est un joueur rude. Surtout à cause des chaussures.

On avait décidé comment former l'équipe. Alceste serait goal, et comme arrières on aurait Eudes et Agnan. Avec Eudes, rien ne passe, parce qu'il est très fort et il fait peur ; il est drôlement rude, lui aussi ! Agnan, on l'a mis là pour qu'il ne gêne pas, et aussi parce qu'on n'ose pas le bousculer ni lui taper dessus : il a des lunettes et il pleure facilement. Les demis, ce sera Rufus, Clotaire et Joachim. Eux, ils doivent nous servir des balles à nous, les avants. Les avants, nous ne sommes que trois, parce qu'il n'y a pas assez de copains, mais nous sommes terribles : il y a Maixent, qui a de grandes jambes avec de gros genoux sales et qui court très vite ; il y a moi qui ai un shoot formidable, bing ! Et puis il y a Geoffroy avec ses chaussures.

On était drôlement contents d'avoir formé l'équipe.

- On y va ? On y va ? a crié Maixent.
- Une passe ! Une passe ! a crié Joachim.

On rigolait bien, et puis Geoffroy a dit :

- Eh ! les gars ! contre qui on joue ? Il faudrait une équipe adverse.

Et ça c'est vrai, il avait raison, Geoffroy : on a beau faire des passes avec le ballon, si on n'a pas de but où l'envoyer, ce n'est pas drôle. Moi, j'ai proposé qu'on se sépare en deux équipes, mais Clotaire a dit : « Diviser l'équipe ? Jamais ! » Et puis, c'est comme quand on joue aux cow-boys, personne ne veut jouer les adversaires.

Et puis sont arrivés ceux de l'autre école. Nous, on ne les aime pas, ceux de l'autre école : ils sont tous bêtes. Souvent, ils viennent dans le terrain vague, et puis on se bat, parce que nous on dit que le terrain vague est à nous, et eux ils disent qu'il est à eux et ça fait des histoires. Mais là, on était plutôt contents de les voir.

– Eh ! les gars, j'ai dit, vous voulez jouer au football avec nous ? On a un ballon.

– Jouer avec vous ? Nous faites pas rigoler ! a dit un maigre avec des cheveux rouges, comme ceux de tante Clarisse qui sont devenus rouges le mois dernier, et maman m'a expliqué que c'est de la peinture qu'elle a fait mettre dessus chez le coiffeur.

– Et pourquoi ça te fait rigoler, imbécile ? a demandé Rufus.

– C'est la gifle que je vais te donner qui va me faire rigoler ! il a répondu celui qui avait les cheveux rouges.

– Et puis d'abord, a dit un grand avec des dents, sortez d'ici, le terrain vague est à nous !

Agnan voulait s'en aller, mais nous, on n'était pas d'accord.

– Non, monsieur, a dit Clotaire, le terrain vague il est à nous ; mais ce qui se passe, c'est que vous avez peur de jouer au football avec nous. On a une équipe formidable !

– Fort minable ! a dit le grand avec des dents, et ils se sont tous mis à rigoler, et moi aussi, parce que c'était amusant ; et puis Eudes a donné un coup de poing sur le nez d'un petit qui ne disait rien. Mais comme le petit, c'était le frère du grand avec les dents, ça a fait des histoires.

– Recommence, pour voir, a dit le grand avec les dents à Eudes.

– T'es pas un peu fou ? a demandé le petit, qui se tenait le nez, et Geoffroy a donné un coup de pied au maigre qui avait les cheveux de tante Clarisse.

On s'est tous battus, sauf Agnan, qui pleurait et qui criait : « Mes lunettes ! J'ai des lunettes ! » C'était très chouette, et puis papa est arrivé.

– On vous entend crier depuis la maison, bande de petits sauvages ! a crié papa. Et toi, Nicolas, tu sais l'heure qu'il est ?

Et puis papa a pris par le col un gros bête avec qui je me donnais des claques.

– Lâchez-moi, criait le gros bête. Sinon, j'appelle mon papa à moi, qui est percepteur, et je lui dis de vous mettre des impôts terribles !

Papa a lâché le gros bête et il a dit :

– Bon, ça suffit comme ça ! Il est tard, vos parents doivent s'inquiéter. Et puis d'abord, pourquoi vous battez-vous ? Vous ne pouvez pas vous amuser gentiment ?

– On se bat, j'ai dit, parce qu'ils ont peur de jouer au football avec nous !

– Nous, peur ? Nous, peur ? Nous, peur ? a crié le grand avec des dents.

– Eh bien ! a dit papa, si vous n'avez pas peur, pourquoi ne jouez-vous pas ?

– Parce que ce sont des minables, voilà pourquoi, a dit le gros bête.

– Des minables ? j'ai dit, avec une ligne d'avants comme la nôtre : Maixent, moi et Geoffroy ? Tu me fais rigoler.

– Geoffroy ? a dit papa. Moi je le verrais mieux comme arrière, je ne sais pas s'il est très rapide.

– Minute, a dit Geoffroy, j'ai les chaussures et je suis le mieux habillé alors...

– Et comme goal ? a demandé papa.

Alors, on lui a expliqué comment on avait formé l'équipe et papa a dit que ce n'était pas mal, mais qu'il faudrait qu'on s'entraîne et que lui il nous apprendrait parce qu'il avait failli être international (il jouait inter droit au patronage Chantecler). Il l'aurait été s'il ne s'était pas marié. Ça, je ne le savais pas ; il est terrible, mon papa.

– Alors, a dit papa à ceux de l'autre école, vous êtes d'accord pour jouer avec mon équipe, dimanche prochain ? Je serai l'arbitre.

– Mais non, ils sont pas d'accord, c'est des dégonflés, a crié Maixent.

– Non, monsieur, on n'est pas des dégonflés, a répondu celui qui avait des cheveux rouges, et pour dimanche c'est d'accord. À 3 heures... Qu'est-ce qu'on va vous mettre !

Et puis ils sont partis.

Papa est resté avec nous, et il a commencé à nous entraîner. Il a pris le ballon et il a mis un but à Alceste. Et puis il s'est mis dans les buts à la place d'Alceste, et c'est Alceste qui lui a mis un but. Alors papa nous a montré comment il fallait faire des passes. Il a envoyé la balle, et il a dit : « À toi, Clotaire ! Une passe ! » Et la balle a tapé sur Agnan, qui a perdu ses lunettes et qui s'est mis à pleurer.

Et puis, maman est arrivée.

– Mais enfin, elle a dit à papa, qu'est-ce que tu fais là ? Je t'envoie chercher le petit, je ne te vois pas revenir et mon dîner refroidit !

Alors, papa est devenu tout rouge, il m'a pris par la main et il a dit : « Allons, Nicolas, rentrons ! », et tous les copains ont crié : « À dimanche ! Hourra pour le papa de Nicolas ! »

À table, maman rigolait tout le temps, et pour demander le sel à papa elle a dit : « Fais-moi une passe, Kopa ! »

Les mamans, ça n'y comprend rien au sport, mais ça ne fait rien : dimanche prochain, ça va être terrible !

GOSCINNY / SEMPE

Le Petit Nicolas, c'est Noël !

17

Cher Père Noël*Sixième histoire (p. 17-20)***Une histoire du Petit Nicolas**

COMME CHAQUE ANNÉE depuis que je sais écrire, et ça fait un drôle de tas d'années, j'ai dit à papa et à maman que j'allais vous envoyer une lettre pour vous demander des cadeaux pour Noël.

Là où j'ai été embêté, c'est quand papa m'a pris contre ses genoux et qu'il m'a expliqué que vous n'étiez pas très riche cette année, surtout après le coup auquel vous ne vous attendiez pas : l'argent que vous avez dû payer pour arranger votre traîneau, quand l'autre imbécile est venu de droite avec son traîneau à lui, mais même s'il y avait des témoins, ce n'est pas vrai ce qu'a dit la compagnie d'assurances, et vous étiez déjà engagé. La même chose est arrivée à mon papa avec son auto la semaine dernière, et papa n'a pas été content du tout.

Et puis, papa m'a dit que je devais être généreux et chouette, et qu'au lieu de demander des cadeaux pour moi, je devrais vous demander des cadeaux pour tous ceux que j'aime bien et pour mes copains. Moi, j'ai dit que tant pis, d'accord, alors maman m'a embrassé, elle m'a dit que j'étais son grand garçon à elle, et qu'elle était sûre que malgré le coup du traîneau, il vous restait peut-être assez de sous pour ne pas m'oublier tout à fait. Elle est un peu chouette, ma maman.

Donc pour moi, je ne vous demande rien.

Pour mon papa et pour ma maman, ce qui serait bien, c'est que vous leur donniez une petite auto dans laquelle je peux me mettre dedans, et qui marche toute seule, sans qu'on ait besoin de pédaler et qui a des phares qui s'allument, comme ceux de l'auto de papa, avant l'accident. L'auto, je l'ai vue dans la vitrine du magasin qui est un peu plus loin que l'école. Si vous donniez cette auto à mon papa et à ma maman, ce serait très bien, parce que je jouerais tout le temps dans le jardin, c'est promis, et je ne ferais plus enrager maman, qui n'aime pas que je sois tout le temps à courir dans la maison et à faire des bêtises dans la cuisine. Et puis, papa, il pourrait lire tranquillement son journal, parce que quand je joue à la balle dans le salon, il se fâche et il demande qu'est-ce qu'il a bien pu faire pour mériter ça, et que quand il a passé une journée au bureau, il aimerait être un peu tranquille à la maison.

Si vous leur donnez la petite auto, à mon papa et à maman, achetez celle qui est rouge, s'il vous plaît. Il y en a une bleue aussi, mais je crois qu'ils aimeront mieux la rouge.

Pour la maîtresse, qui est si gentille et si jolie quand nous ne faisons pas trop les guignols, j'aimerais avoir la réponse de tous les problèmes d'arithmétique de l'année. Je sais qu'à la maîtresse, ça lui fait toujours beaucoup de peine de nous mettre des mauvaises notes. « Tu sais, Nicolas, elle me dit souvent, ça ne me fait pas plaisir de te mettre un zéro. Je sais que tu peux mieux faire. » Alors, si j'avais la réponse de tous les problèmes d'arithmétique, ça serait très chouette, parce que la maîtresse me mettrait des tas de bonnes notes, et elle serait contente comme tout. Et moi, s'il y a une chose que j'aime bien, c'est faire plaisir à ma maîtresse ; et puis aussi, Agnan, qui est un chouchou, il ne serait plus tout le temps le premier de la classe, et ça serait bien fait pour lui, parce qu'il nous embête, c'est vrai, quoi, à la fin.

Geoffroy, un copain, il a un papa très riche qui lui achète tout ce qu'il veut, et il vient de lui acheter un costume de mousquetaire terrible, avec une épée, tchaf, tchaf, un chapeau avec une plume, et tout. Mais il est tout seul à avoir un costume de mousquetaire, alors, quand il joue avec nous, Geoffroy, ce n'est pas drôle, surtout pour le coup des épées ; nous on prend des règles, mais ce n'est pas la même chose. Alors, si j'avais aussi un costume de mousquetaire, Geoffroy, il serait content, parce qu'il pourrait vraiment jouer avec moi, tchaf, tchaf, et les autres, avec leurs règles, on pourrait les prendre tous et les vainqueurs ce serait toujours nous.

Pour Alceste, un autre copain, c'est facile ; Alceste aime beaucoup manger, alors, si je pouvais avoir des tas de sous, je l'inviterais tous les jours à la sortie de l'école, dans la pâtisserie pour manger des petits pains au chocolat, que nous aimons beaucoup. Alceste aime bien la charcuterie aussi, mais c'est des petits pains au chocolat qu'il aura, parce qu'après tout, c'est moi qui paie, et si ça ne lui plaît pas, il n'a qu'à aller se l'acheter lui-même sa charcuterie. Sans blague !

Joachim, il aime beaucoup jouer aux billes. Et il faut dire qu'il joue très bien ; quand il tire, bing ! Il ne rate presque jamais. Alors nous, bien sûr, on ne veut plus jouer avec lui, parce que comme on joue pour de vrai, on perd toutes nos billes. Et il s'ennuie Joachim, à la récré. « Allez quoi, les gars, allez quoi !... », il nous dit Joachim ; c'est très triste. Alors, si je pouvais avoir des tas de billes, moi je serais d'accord pour jouer avec Joachim, parce que même s'il gagne tout le temps, ce sale tricheur, j'aurais toujours des billes.

Eudes, qui est très fort et qui aime donner des coups de poing sur le nez des copains, m'a dit qu'il allait vous demander des gants de boxe, comme ça on rigolerait bien à la récré. Eh bien, pour Eudes, le meilleur cadeau à lui faire, ce serait de ne pas les lui donner, les gants de boxe. C'est vrai, parce que je sais comment ça va se passer : Eudes viendra avec ses gants, il va se mettre à donner des coups sur nos nez, alors, nous, on va saigner, on va crier et le surveillant va venir, il va punir Eudes, et nous, ça nous embête quand un copain a une retenue. Alors, si vraiment il faut que vous les donniez à quelqu'un les gants de boxe, donnez-les plutôt à nous, comme ça, Eudes n'aura pas d'ennuis.

Clotaire, lui, c'est le dernier de la classe. Quand la maîtresse l'interroge, il est toujours privé de récré, et quand on donne les livrets, ça fait des histoires chez lui, et il est privé de cinéma, de dessert et de télé. Il est toujours privé de quelque chose, Clotaire, et le directeur, en classe, il est venu lui dire devant tout le monde qu'il finirait au bagne et que ça ferait drôlement de la peine à son papa et à sa maman, qui se privaient de tout, eux aussi, pour lui donner une bonne éducation. Mais moi, je sais pourquoi Clotaire est le dernier et pourquoi il dort tout le temps en classe. Ce n'est pas parce qu'il est bête ; il n'est pas plus bête que Rufus, par exemple, c'est parce qu'il est fatigué.

Clotaire s'entraîne sur son chouette vélo jaune, pour faire le Tour de France, plus tard, quand il sera grand. Alors, bien sûr, à cause de l'entraînement, il ne peut pas apprendre ses leçons ni faire ses devoirs, et comme il ne les fait pas, la maîtresse lui donne des lignes à faire et des verbes à conjuguer, et comme il a de plus en plus de travail, ça le gêne pour son entraînement, et ça l'oblige à travailler même les dimanches. Alors pour que Clotaire ne soit plus le dernier, pour qu'il ne soit plus privé de cinéma, de dessert et de télé, le mieux, ça serait de lui enlever son vélo. De toute façon, si ça continue, il ira au bagne, comme dit le directeur, et on ne le laissera sûrement pas sortir pour courir le Tour de France. Le vélo, si vous voulez, je suis d'accord pour le garder jusqu'à ce que Clotaire soit grand et qu'il n'ait plus besoin d'aller à l'école.

Pour le Bouillon, c'est notre surveillant, mais ce n'est pas son vrai nom, il faudra être très gentil. C'est vrai, il est tout le temps à courir dans la cour de la récré, pour nous séparer quand on se bat, pour nous empêcher de jouer à la balle au chasseur – depuis le coup de la fenêtre du bureau du directeur – pour nous attraper quand on fait les guignols, pour nous envoyer au piquet, pour nous mettre en retenue, pour nous donner des lignes à faire, pour aller sonner la fin de la récré. Il est très fatigué, le Bouillon. Alors, vous devriez lui donner tout de suite des vacances, pour qu'il puisse partir chez lui, en Corrèze, et rester très longtemps

là-bas. Et, pour être juste, vous devriez aussi donner des vacances à M. Mouchabière, qui remplace le Bouillon, quand le Bouillon n'est pas là.

Et puis, pour Marie-Edwige, qui est une petite voisine, et qui est très chouette, même si c'est une fille, avec sa figure rose, ses yeux bleus et ses cheveux jaunes, j'aimerais savoir faire des galipettes terribles. Elle aime beaucoup voir faire des galipettes, Marie-Edwige, alors, si vous pouviez faire que mes galipettes soient les meilleures de toutes, Marie-Edwige dirait : « Nicolas, c'est le champion de tous les champions. » Et elle serait très contente.

Voilà, je vous ai demandé des choses pour tous ceux que j'aime bien. Il y en a peut-être que j'oublie, parce qu'il y a des tas de gens que j'aime bien, alors, donnez-leur à eux aussi des tas et des tas et des tas de cadeaux.

Pour moi, comme je vous l'ai dit, je ne veux rien.

Même s'il vous reste encore des sous, et que, je ne sais pas, vous auriez tout de même envie de me faire une surprise, comme de m'apporter l'avion qui est dans la vitrine du même magasin que celui où vous trouverez l'auto de papa et maman. Mais attention en passant dans la cheminée, parce que l'avion est rouge, comme l'auto, et c'est très salissant.

En tout cas, je vous promets d'être le plus sage que je pourrai, et je vous dis : JOYEUX NOËL !

Bonbon**Septième histoire (p. 21-23)****Une histoire du Petit Nicolas**

CET APRÈS-MIDI, QUAND JE SUIS REVENU DE L'ÉCOLE, maman m'a dit :
« Nicolas, après goûter, sois gentil et va m'acheter une livre de sucre en poudre. »

Maman m'a donné de l'argent et je suis allé à l'épicerie très content, parce que j'aime bien rendre service à maman, et aussi parce que M. Compani, qui est le patron de l'épicerie, est drôlement chouette, et quand il me voit, il me donne toujours quelque chose, et ce que j'aime le mieux, ce sont les biscuits qui restent au fond de la grande boîte, les cassés, qui sont encore très bons.

– Mais c'est Nicolas ! a dit M. Compani. Tiens, tu tombes bien, toi ; je vais te donner quelque chose de formidable !

Et M. Compani s'est baissé derrière son comptoir, et quand il s'est relevé, il avait dans les mains un chat. Un tout petit chat, chouette comme tout, qui dormait.

– C'est un des fils de Biscotte, m'a dit M. Compani. Biscotte a eu quatre enfants, et je ne peux pas les garder tous. Et comme je n'aime pas tuer les petites bêtes, je préfère les donner à de gentils petits garçons comme toi. Alors, je garde les trois autres et je te donne Bonbon. Tu lui donneras du lait et tu le soigneras bien.

Biscotte, c'est la chatte de M. Compani. Elle est très grosse et elle dort tout le temps dans la vitrine, sans jamais faire tomber les boîtes et quand on la caresse, elle est gentille ; elle ne griffe pas et elle ronronne : « rrrr ».

Moi, j'étais content comme je ne peux pas vous dire. J'ai pris Bonbon dans les mains, il était tout chaud, et je suis parti en courant. Et puis, je suis revenu chercher la livre de sucre en poudre.

Quand je suis entré dans la maison, j'ai crié :

– Maman ! Maman ! Regarde ce que M. Compani m'a donné !

Maman, quand elle a vu Bonbon, elle a ouvert des grands yeux, elle a mis ses sourcils dessus et elle a dit :

– Mais c'est un chat !

– Oui, j'ai expliqué. Il s'appelle Bonbon, c'est le fils de Biscotte, il boit du lait et je vais lui apprendre à faire des tours.

– Non, Nicolas, m’a dit maman. Je t’ai répété cent fois que je ne veux pas d’animaux dans la maison. Tu m’as déjà rapporté un chien et puis un têtard, et chaque fois ça a été des drames. J’ai dit non et c’est non ! Tu vas rapporter cette bête à M. Compani !

– Oh ! Maman ! Dis, maman ! j’ai crié.

Mais maman n’a rien voulu savoir, alors j’ai pleuré, j’ai dit que je ne resterais pas à la maison sans Bonbon, que si je rapportais Bonbon à M. Compani, M. Compani tuerait Bonbon, et que si M. Compani tuait Bonbon, je me tuerais aussi, que je n’avais jamais le droit de rien faire à la maison, et que les copains, eux, on leur permettait chez eux des tas de choses qu’à moi on me défendait.

– Eh bien, m’a dit maman, c’est très simple ; puisque tes amis ont tous les droits, tu n’as qu’à donner ce chat à l’un d’entre eux. Parce qu’ici, il ne restera pas, et si tu continues à me casser les oreilles, tu iras te coucher sans dîner ce soir. C’est compris ?

Alors, comme j’ai vu qu’il n’y avait rien à faire, je suis sorti avec Bonbon, qui dormait, et je me suis demandé à quel copain j’allais demander de le garder. Geoffroy et Joachim habitent trop loin, et Maixent a un chien, et je ne crois pas que Bonbon aimerait le chien de Maixent. Alors, je suis allé chez Alceste, qui est un bon copain qui mange tout le temps. Quand Alceste est venu m’ouvrir la porte de sa maison, il avait une serviette attachée autour du cou et la bouche pleine.

– Je suis en train de goûter, il m’a dit en crachant des miettes partout. Qu’est-ce que tu veux ?

Je lui ai montré Bonbon, qui s’est mis à bâiller, et je lui ai dit que je le lui donnais, qu’il s’appelait Bonbon, qu’il buvait du lait et que je viendrais le visiter souvent.

– Un chat ? a dit Alceste. Non. Ça fera des histoires avec mes parents. Et puis un chat, ça va dans la cuisine et ça mange des tas de choses quand on ne le surveille pas. Mon chocolat va refroidir, salut !

Et Alceste a refermé sa porte. Alors, avec Bonbon, nous sommes allés chez Rufus. C’est la mère de Rufus qui m’a ouvert la porte.

– Tu veux parler à Rufus, Nicolas ? elle m’a dit en regardant Bonbon. C’est qu’il est en train de faire ses devoirs... Bon, attends, je vais l’appeler.

Elle est partie, et puis Rufus est venu.

– Oh ! le chouette chat ! il a dit, Rufus, en voyant Bonbon.

– Il s’appelle Bonbon, je lui ai expliqué. Il boit du lait. Je te le donne, mais il faudra me laisser venir le voir, de temps en temps.

– Rufus ! a crié la mère de Rufus, de l’intérieur de la maison.

– Attends, j’arrive, m’a dit Rufus.

Il est entré dans la maison, j’ai entendu qu’il parlait avec sa mère, et quand il est revenu, il ne rigolait pas.

– Non, il m’a dit.

Et il a fermé sa porte. Moi, je commençais à être embêté avec Bonbon, qui s’était endormi de nouveau. Alors, je suis allé chez Eudes, et c’est Eudes qui est venu m’ouvrir.

– Il s’appelle Bonbon, j’ai dit. C’est un chat, il boit du lait, je te le donne, il faudra que tu me laisses venir le visiter, et Rufus et Alceste n’en veulent pas à cause de leurs parents.

– Psss ! a dit Eudes. Moi, à la maison, je fais ce que je veux. J’ai pas besoin de demander la permission. Si je veux garder un chat, je le garde !

– Eh ben, garde-le, j’ai dit.

– Bien sûr, il m’a dit. Non, mais sans blague !

Et je lui ai donné Bonbon, qui a bâillé encore un coup, et je suis parti.

Quand je suis revenu à la maison, j’étais tout triste, parce que Bonbon, je l’aimais bien, moi. Et puis, il avait l’air drôlement intelligent, Bonbon.

– Écoute, Nicolas, m’a dit maman. Pas besoin de faire cette tête-là, cette petite bête n’aurait pas été heureuse ici. Maintenant, tu vas me faire le plaisir de ne plus y penser et de monter faire tes devoirs. Pour le dîner, il y aura un bon dessert. Et surtout, surtout, pas un mot de tout ceci à ton père. Il est très fatigué ces temps-ci, et je ne veux pas qu’on l’ennuie avec des histoires quand il revient à la maison. Pour une fois, ayons une soirée calme et tranquille.

À table, pendant le dîner, papa m’a regardé et il m’a demandé :

– Eh bien, Nicolas ? Tu n’as pas l’air bien gai. Qu’est-ce qui se passe ? Des ennuis à l’école ?

Maman m’a fait les gros yeux, alors moi j’ai dit à papa que je n’avais rien, que j’étais très fatigué ces temps-ci.

– Moi aussi, a dit papa. Ça doit être le changement de saison qui fait ça.

Et puis on a sonné à la porte, j’allais me lever pour y aller – j’aime bien aller ouvrir la porte – mais papa m’a dit : « Non, laisse, j’y vais. »

Papa est parti et puis quand il est revenu, il avait les deux mains cachées derrière le dos, un gros sourire sur la figure, et il nous a dit :

– Devinez ce que Clotaire a apporté pour Nicolas ?

La piscine**Huitième histoire (p. 24-27)****Une histoire du Petit Nicolas**

QUAND J'AI DIT À MAMAN qu'avec les copains on avait décidé d'aller à la piscine, maman m'a dit :

– Non, non et non, Nicolas ! Chaque fois que tu sors avec tes amis, ça fait des drames et des catastrophes. Tu n'iras pas à la piscine !

Alors, je suis allé demander la permission à papa, qui lisait son journal et qui m'a dit :

– Hmm ? Quoi ? Oui, oui, si tu veux. Va jouer maintenant.

Et quand maman a su que papa m'avait donné la permission d'aller à la piscine, elle s'est fâchée, elle s'est disputée avec lui, elle m'a grondé, tout le monde a crié, et puis nous nous sommes réconciliés. Papa a embrassé maman, maman m'a embrassé, elle a dit qu'elle allait faire des frites et que je pouvais aller à la piscine, à condition d'être prudent.

– Oui, fais tout de même attention, Nicolas, m'a dit papa. Nous te faisons confiance, mais tes copains ce sont de drôles de guignols !

Avec les copains, nous nous sommes tous rencontrés devant l'entrée de la piscine – il y a une piscine très chouette pas loin dans le quartier – et là, il y a eu des histoires, à cause du bateau de Maixent. Le monsieur qui vend les billets au guichet a demandé à Maixent ce qu'il allait faire avec ce bateau.

– Ben, a répondu Maixent, je vais le mettre à l'eau, dans la piscine, tiens !

– Non, non, a dit le monsieur. C'est interdit. Tu peux blesser des gens avec ça. Si tu veux entrer, tu laisseras ton jouet au vestiaire.

Alors, Maixent s'est fâché, il a dit qu'il n'avait pas amené son chouette bateau pour le laisser au vestiaire, et que s'il payait son billet, il avait le droit de mettre tout ce qu'il voulait dans la piscine.

– Tu n'entreras pas dans la piscine avec ce bateau, a dit le monsieur. Un point, c'est tout.

– Allez, les gars, a dit Maixent, on s'en va.

Et il est parti, avec son bateau.

Il y avait un tas de monde dans la piscine. C'est très chouette, l'eau est toute bleue et il y a des plongeurs terribles. Et puis, c'est très bien organisé, on a des cabines pour se déshabiller, et parce que c'est plus rigolo, on s'est tous mis dans la même cabine. Alceste et Joachim sont venus aussi, mais eux, ils ne se déshabillent pas ; Alceste, parce que ça faisait moins de deux heures qu'il avait mangé, il ne pouvait pas se baigner, et Joachim, qui ne peut pas se baigner parce qu'il est enrhumé. Et puis, on a frappé à la porte de la cabine et une grosse voix a crié :

– Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? Voulez-vous bien sortir !

Nous sommes sortis, et le monsieur, c'était lui qui avait crié, a ouvert des yeux tout ronds quand il nous a vus.

– Il n'y en a plus ? il a demandé. Bon. Écoutez, les enfants, vous m'avez l'air d'être une drôle de bande. Tenez-vous bien, et ne faites pas d'imprudences. Je vous surveille... Vous deux, là, vous ne vous déshabillez pas ?

– Non, a dit Joachim. Je ne me baigne pas. Je suis malade.

– Moi, je ne me baigne pas pour ne pas être malade, a dit Alceste.

Le moniteur n'a plus rien dit, et il est parti en remuant la tête, comme fait le Bouillon, qui est notre surveillant, à l'école.

– On y va les gars ! j'ai crié. Le dernier à l'eau, c'est un guignol !

– Attendez ! a dit Geoffroy. J'ai apporté quelque chose de terrible ! Regardez !

Et c'est vrai, on n'avait même pas remarqué que Geoffroy avait un gros paquet. Il a ouvert le paquet, et dedans, il y avait un cheval en caoutchouc, dégonflé, rouge avec des pois blancs.

– On va le gonfler, et ça va être formidable, a dit Geoffroy. Mon père me l'a acheté l'année dernière, quand nous sommes allés en vacances à la plage.

– Oh, ce qu'il est chouette ! a crié Clotaire.

Nous, on a tous été d'accord avec Clotaire, et Eudes a dit :

– C'est surtout bien pour ceux qui ne savent pas nager.

– C'est pour moi que tu dis ça ? a demandé Rufus.

Pendant que Rufus et Eudes discutaient, Geoffroy était en train de gonfler le cheval en soufflant, et c'était très dur. Il était tout rouge, Geoffroy. Joachim a voulu l'aider, mais Geoffroy a dit que non, que c'était son cheval. Et puis, quand le cheval a été presque gonflé, on a entendu « psss », et le cheval a commencé à se dégonfler. Il faisait une drôle de tête, Geoffroy !

– Il doit y avoir un trou, a dit Clotaire.

Alors, on s'est tous penchés pour chercher, et Clotaire a crié :

– Oui ! Regarde là ! C'est décousu !

Geoffroy était bien embêté, et il a dit qu'on pourrait peut-être arranger le cheval avec du papier collant.

- Aidez-moi à trouver du papier collant, les gars ! a dit Geoffroy.
- Trouve-le tout seul, ton papier collant, a dit Joachim. C'est ton cheval.

Et Joachim est allé demander à Alceste de lui donner un morceau de croissant, mais Alceste a refusé en disant que c'était son croissant.

- Moi, je vais t'aider, a dit Clotaire.

Et Geoffroy et Clotaire sont allés chercher du papier collant.

- Le dernier dans l'eau, c'est un guignol ! j'ai crié.
- Chiche que tu ne plonges pas du grand plongeur ! a dit Eudes à Rufus.
- Bah, a dit Rufus, je plongerais bien, mais je n'en ai pas envie.
- Bien sûr ! a dit Eudes en rigolant. T'as pas envie, parce que si tu plonges, tu te noies. Tu racontes toujours que t'as sauvé des gens qui se noyaient, mais tu sais pas nager.

- Moi, je sais pas nager ? a crié Rufus. Tu me fais rigoler, tiens !
- Si je te fais rigoler, a dit Eudes, plonge du grand plongeur !
- Si tu ne me laisses pas tranquille, t'auras une baffa, a crié Rufus, qui était en train de se fâcher drôlement.

- Essaie seulement, a dit Eudes.

Rufus a poussé Eudes, et le moniteur est arrivé en courant. Il a pris Eudes et Rufus, chacun par un bras, et il a dit :

- Dernier avertissement. Si vous continuez, je vous envoie vous rhabiller, et vous rentrerez chez vous. C'est compris ?

- M'sieur... a dit Clotaire.
- Qu'est-ce qu'il y a encore ? a demandé le monsieur en se retournant.
- Vous auriez pas du papier collant ? a demandé Geoffroy. C'est pour mon cheval.

Le moniteur s'est frotté la bouche avec la main, il a regardé Geoffroy et Clotaire en faisant des tout petits yeux et il est parti sans répondre.

- Pas moyen de trouver du papier collant, nous a expliqué Geoffroy. On a demandé à tout le monde. Je crois que pour le cheval, c'est fichu. Il faudrait des rustines.

- Moi, j'en ai à la maison, pour mon vélo, a dit Clotaire. Si tu veux, je vais aller en chercher.

Et Clotaire est allé se rhabiller pour aller chercher des rustines chez lui. C'est un très bon copain, Clotaire.

- Bon, a dit Eudes. Tu y vas, du grand plongeur ?
- J'irai si j'ai envie, a dit Rufus.
- Les gars ! j'ai crié. On y va ! Le dernier dans l'eau, c'est un guignol !

J'ai couru, je me suis pincé le nez, et j'ai sauté dans la piscine. L'eau était drôlement bonne, mais quand j'ai regardé, j'ai vu que les copains n'avaient pas sauté ; ils étaient autour de Rufus, d'Eudes et du moniteur qui criait, et qui a envoyé tout le monde dans les cabines se rhabiller.

Je crois que papa a raison : les copains, c'est tous des guignols !

On part en vacances**Neuvième histoire (p. 28-30)****Une histoire du Petit Nicolas**

NOUS ALLONS PARTIR EN VACANCES, mon papa, ma maman et moi ; nous sommes tous drôlement contents.

Nous avons aidé maman à tout ranger dans la maison, il y a des housses partout et, depuis deux jours, nous mangeons dans la cuisine. Maman, elle a dit : « Il faut que nous finissions tout ce qui reste », alors, nous mangeons du cassoulet. Il en restait six boîtes, parce que papa n'aime pas le cassoulet ; moi, je l'aimais bien jusqu'à hier soir, mais quand j'ai su qu'il en restait encore deux boîtes, une pour midi et une pour ce soir, alors, j'ai eu envie de pleurer.

Aujourd'hui, on va faire les bagages, parce que nous partons demain matin par un train où il faut se lever à six heures pour l'avoir.

– Cette fois-ci, a dit maman, nous n'allons pas nous encombrer avec une foule de colis.

– Tu as parfaitement raison, chérie, a dit papa. Je ne veux rien savoir pour trimbaler des tas de paquets mal ficelés ; nous prendrons trois valises maximum !

– C'est ça, a dit maman, nous prendrons la marron qui ferme mal, mais avec une ficelle elle tiendra, la grosse bleue et la petite à tante Elvire.

– Voilà, a dit papa. Et moi, je trouve que c'est chouette que tout le monde soit d'accord, parce que c'est vrai, chaque fois que nous partons en voyage, nous emmenons des tas et des tas de paquets et on oublie chaque fois celui où il y a des choses intéressantes. Comme la fois où nous avons oublié le paquet avec les œufs durs et les bananes et c'était très embêtant, parce que nous, on ne mange pas au wagon-restaurant. Papa dit qu'on vous sert toujours la même chose et c'est de la longe de veau avec des pommes boulangères, alors on n'y va pas et on emmène des œufs durs et des bananes. C'est bon ; et avec les épiluchures on s'arrange, même si les gens font des histoires dans le compartiment.

Papa est descendu dans la cave pour chercher la valise marron qui ferme mal, la grosse bleue et la petite à tante Elvire, et moi je suis monté dans ma chambre pour chercher les affaires dont je vais avoir besoin en vacances. J'ai dû faire trois voyages, parce que ce qu'il y a dans mon placard, dans la commode et sous mon lit, ça fait un drôle de tas.

J'ai tout descendu dans le salon et j'ai attendu papa. On entendait beaucoup de bruit dans la cave et puis papa est arrivé avec les valises, tout noir et pas content.

– Je me demande pourquoi on met toujours des malles au-dessus des valises que je cherche, pourquoi on remplit cette cave avec du charbon et pourquoi l'ampoule est grillée, il a demandé papa, et il est allé se laver. Quand papa est revenu et qu'il a vu le tas de choses que je dois emporter, il a été très méchant.

– Qu'est-ce que c'est que ce bric-à-brac ? il a crié, papa ; tu ne crois tout de même pas que nous allons emmener tes ours en peluche, tes autos, tes ballons de football et ton jeu de construction, non ?

Alors, moi, je me suis mis à pleurer et papa est devenu tout rouge dans le blanc des yeux et il m'a dit : « Nicolas, tu sais bien que je n'aime pas ça », et que je lui ferais le plaisir de cesser ce manège ou il ne m'emmènerait pas en vacances ; et puis moi je me suis mis à pleurer plus fort, c'est vrai, ça, à la fin.

– Je crois qu'il est inutile de crier après l'enfant, a dit maman.

– Je crierai après l'enfant s'il continue à me casser les oreilles en pleurant sans arrêt comme une Madeleine, a dit papa, et ça m'a fait rigoler, le coup de la madeleine.

– Je pense qu'il n'est pas très juste de passer tes nerfs sur l'enfant, a dit maman en parlant tout doucement.

– Je ne passe pas mes nerfs sur l'enfant, je demande à l'enfant de se tenir tranquille, a dit papa.

– Tu es insupportable et de mauvaise foi, a crié maman, et je ne permettrai pas que tu fasses un souffre-douleur de cet enfant ! a crié maman. Alors, moi, j'ai recommencé à pleurer.

– Quoi encore ? Pourquoi pleures-tu, maintenant ? m'a demandé maman, et je lui ai expliqué que c'était parce qu'elle n'était pas gentille avec papa. Alors, maman a levé les bras vers le plafond et elle est allée chercher ses affaires.

Avec papa, on a discuté sur ce que je pouvais emporter. Je lui ai laissé l'ours, les soldats de plomb et la panoplie de mousquetaire et lui il a été d'accord pour les deux ballons de football, le jeu de construction, le planeur, la pelle, le seau, le train et le fusil. Pour le vélo, je lui en parlerai plus tard. Papa est monté dans sa chambre.

J'ai entendu qu'on criait dans la chambre de papa et maman, et je suis allé voir si on avait besoin de moi. Papa était en train de demander à maman pourquoi elle emmenait les couvertures et l'édredon rouge.

– Je t’ai déjà expliqué que les nuits sont fraîches en Bretagne, lui a dit maman.
– Pour le prix que je paie, a répondu papa, j’espère que l’hôtel acceptera de me donner une couverture. Comme c’est un hôtel breton, ils doivent le savoir, le coup des nuits fraîches.

Peut-être, a répondu maman, mais je me demande où nous allons mettre cette énorme canne à pêche que tu tiens à emporter, je ne sais pas pourquoi.

– Pour pêcher des fritures que nous mangerons sur la plage, assis sur les couvertures, a répondu papa. Et ils ont descendu les choses dans le salon.

– Tu sais, a dit maman, je me demande si, pour emporter tous ces lainages et les couvertures, plutôt que la valise marron, nous ne ferions pas mieux de prendre la petite malle qui n’a qu’une poignée.

– Au fond, tu as raison, a dit papa.

Il est allé chercher la malle et c’était très bien pour les lainages, mais la canne à pêche n’y entrait pas, même démontée et de travers.

Ça ne fait rien, a dit papa. Je prendrai la canne à part, on l’enveloppera avec du papier journal, et puisque nous prenons la malle, nous n’avons plus besoin de la grosse valise bleue. On n’a qu’à prendre le petit panier à linge. On pourra y mettre les jouets de Nicolas et les affaires de plage.

C’est ça, a dit maman, pour le repas dans le train, on fera un paquet, ou on prendra le cabas. Je pense emmener des œufs durs et des bananes.

Papa a dit que c’était une bonne idée et qu’il mangerait n’importe quoi, pourvu que ce ne soit pas du cassoulet. Pour les autres choses, on a pris la grosse valise verte où il y avait le vieux pardessus de papa. Et puis maman s’est donné une claque sur le front et elle a dit qu’on allait oublier les deux chaises longues pour la plage, et moi je me suis donné une claque sur le front et j’ai dit qu’on allait oublier mon vélo. Papa, il nous a regardés comme s’il avait envie de nous donner des claques, lui aussi, et puis il a dit que bon, ça va, mais qu’alors, tant qu’à faire, il emmènerait le panier et les affaires de pique-nique. Nous, on a été d’accord et papa a été très content.

Et puisque tout le monde était d’accord, il ne me restait plus qu’à aider maman à faire les paquets dans le salon, pendant que papa descendait dans la cave la valise marron qui ferme mal, mais avec une ficelle elle aurait tenu, la grosse bleue et la petite à tante Elvire.

GOSCINNY / SEMPE

Le Petit Nicolas et les copains

31

Marie-Edwige*Dixième histoire (p. 31-34)***Une histoire du Petit Nicolas**

MAMAN M'A PERMIS D'INVITER DES COPAINS DE L'ÉCOLE à venir goûter à la maison, et j'ai aussi invité Marie-Edwige. Marie-Edwige a des cheveux jaunes, des yeux bleus, et c'est la fille de M. et M^{me} Courteplaque, qui habitent dans la maison à côté de la nôtre.

Quand les copains sont arrivés, Alceste est tout de suite allé dans la salle à manger, pour voir ce qu'il y avait pour le goûter et, quand il est revenu, il a demandé : « Il y a encore quelqu'un qui doit venir ? J'ai compté les chaises, et ça fait une part de gâteau en plus. » Alors, moi, j'ai dit que j'avais invité Marie-Edwige, et je leur ai expliqué que c'était la fille de M. et M^{me} Courteplaque, qui habitent la maison à côté de la nôtre.

– Mais c'est une fille ! a dit Geoffroy.

– Ben oui, quoi, je lui ai répondu.

– On joue pas avec les filles, nous, a dit Clotaire ; si elle vient, on ne lui parle pas et on ne joue pas avec elle ; non, mais, sans blague...

– Chez moi, j'invite qui je veux, j'ai dit, et si ça ne te plaît pas, je peux te donner une baffe.

Mais je n'ai pas eu le temps pour le coup de la baffe, parce qu'on a sonné à la porte et Marie-Edwige est entrée.

Elle avait une robe faite dans le même tissu que celui des doubles-rideaux du salon, Marie-Edwige, mais en vert foncé, avec un col blanc tout plein de petits trous sur les bords. Elle était très chouette, Marie-Edwige ; mais, ce qui était embêtant, c'est qu'elle avait amené une poupée.

– Eh bien, Nicolas, m'a dit maman, tu ne présentes pas ta petite amie à tes camarades ?

– Ça, c'est Eudes, j'ai dit ; et puis il y a Rufus, Clotaire, Geoffroy et puis Alceste.

– Et ma poupée, a dit Marie-Edwige, elle s'appelle Chantal ; sa robe est en tussor.

Comme plus personne ne parlait, maman nous a dit que nous pouvions passer à table, que le goûter était servi.

Marie-Edwige était assise entre Alceste et moi. Maman nous a servi le chocolat et les parts de gâteau ; c'était très bon, mais personne ne faisait de bruit ; on se serait cru en classe, quand vient l'inspecteur. Et puis Marie-Edwige s'est tournée vers Alceste et elle lui a dit :

– Ce que tu manges vite ! Je n'ai jamais vu quelqu'un manger aussi vite que toi ! C'est formidable !

Et puis elle a remué les paupières très vite, plusieurs fois.

Alceste, lui, il ne les a plus remuées du tout, les paupières ; il a regardé Marie-Edwige, il a avalé le gros tas de gâteau qu'il avait dans la bouche, il est devenu tout rouge et puis il a fait un rire bête.

– Bah ! a dit Geoffroy, moi je peux manger aussi vite que lui, même plus vite si je veux !

– Tu rigoles, a dit Alceste.

– Oh ! a dit Marie-Edwige, plus vite qu'Alceste, ça m'étonnerait.

Et Alceste a fait de nouveau son rire bête. Alors Geoffroy a dit :

– Tu vas voir !

Et il s'est mis à manger à toute vitesse son gâteau. Alceste ne pouvait plus faire la course, parce qu'il avait fini sa part de gâteau, mais les autres s'y sont mis.

– J'ai gagné ! a crié Eudes, en envoyant des miettes partout.

– Ça vaut pas, a dit Rufus ; il ne t'en restait presque plus de gâteau, dans ton assiette.

– Sans blague ! a dit Eudes, j'en avais plein !

– Ne me fais pas rigoler, a dit Clotaire ; c'est moi qui avais le morceau le plus grand, alors celui qui a gagné c'est moi !

J'avais bien envie, de nouveau, de lui donner une baffe, à ce tricheur de Clotaire ; mais maman est entrée et elle a regardé la table avec de grands yeux :

– Comment ! elle a demandé, vous avez déjà fini le gâteau ?

– Moi, pas encore, a répondu Marie-Edwige, qui mange par petits bouts, et ça prend longtemps, parce qu'avant de les mettre dans sa bouche, les petits morceaux de gâteau, elle les offre à sa poupée ; mais la poupée, bien sûr, elle n'en prend pas.

– Bon, a dit maman, quand vous aurez fini, vous pourrez aller jouer dans le jardin ; il fait beau.

Et elle est partie.

– T'as le ballon de foot ? m'a demandé Clotaire.

– Bonne idée, a dit Rufus, parce que pour avaler des morceaux de gâteau, vous êtes peut-être très forts ; mais pour le foot, c'est autre chose. Là, je prends le ballon et je dribble tout le monde !

– Ne me fais pas rigoler, a dit Geoffroy.

- Celui qui est terrible pour les galipettes, c'est Nicolas, a dit Marie-Edwige.
 - Les galipettes ? a dit Eudes. Je suis le meilleur pour les galipettes. Ça fait des années que je fais des galipettes.
 - Tu as un drôle de culot, j'ai dit ; tu sais bien que pour les galipettes, le champion, c'est moi !
 - Je te prends ! a dit Eudes.
- Et nous sommes tous sortis dans le jardin, avec Marie-Edwige, qui avait enfin fini son gâteau.

Dans le jardin, Eudes et moi nous nous sommes mis tout de suite à faire des galipettes. Et puis Geoffroy a dit qu'on ne savait pas, et il en a fait aussi, des galipettes. Rufus, lui, il n'est vraiment pas très bon, et Clotaire a dû s'arrêter très vite, parce qu'il a perdu dans l'herbe une bille qu'il avait dans sa poche. Marie-Edwige, elle faisait des applaudissements, et Alceste, d'une main, il mangeait une brioche qu'il avait amenée de chez lui pour après le goûter, et de l'autre il tenait Chantal, la poupée de Marie-Edwige. Ce qui m'a étonné, c'est qu'Alceste offrait des bouts de brioche à la poupée ; d'habitude, il n'offre jamais rien, même aux copains. Clotaire, qui avait retrouvé sa bille, a dit :

- Et ça, vous savez le faire ?
- Et il s'est mis à marcher sur les mains.
- Oh ! a dit Marie-Edwige, c'est formidable !

Le truc de marcher sur les mains, c'est plus difficile que de faire des galipettes ; j'ai essayé, mais je retombais chaque fois. Eudes, il fait ça assez bien et il est resté sur les mains plus longtemps que Clotaire. C'est peut-être parce que Clotaire a dû se remettre à chercher sa bille, qui était tombée encore une fois de sa poche.

– Marcher sur les mains, ça ne sert à rien, a dit Rufus. Ce qui est utile, c'est de savoir grimper aux arbres.

Et Rufus s'est mis à grimper à l'arbre ; et je dois dire que notre arbre n'est pas facile, parce qu'il n'y a pas tellement de branches, et les branches qu'il y a sont tout en haut, près des feuilles.

Alors nous, on a rigolé, parce que Rufus il tenait l'arbre avec les pieds et les mains, mais il n'avancait pas très vite.

- Pousse-toi, je vais te montrer, a dit Geoffroy.

Mais Rufus ne voulait pas lâcher l'arbre ; alors, Geoffroy et Clotaire ont essayé de grimper les deux à la fois, pendant que Rufus criait :

- Regardez-moi ! Regardez-moi ! Je monte !

C'est une veine que papa n'ait pas été là, parce qu'il n'aime pas tellement qu'on fasse les guignols avec l'arbre du jardin. Eudes et moi, comme il n'y avait plus de place sur l'arbre, on faisait des galipettes, et Marie-Edwige comptait pour voir qui en faisait plus.

Et puis M^{me} Courteplaque a crié de son jardin :

– Marie-Edwige ! Viens ! C’est l’heure de ta leçon de piano !

Alors, Marie-Edwige a repris sa poupée des bras d’Alceste, elle nous a fait au revoir de la main et elle est partie.

Rufus, Clotaire et Geoffroy ont lâché l’arbre, Eudes a cessé de faire des galipettes et Alceste a dit :

– Il se fait tard, je m’en vais.

Et ils sont tous partis.

C’était une chouette journée et on a drôlement rigolé ; mais je me demande si Marie-Edwige s’est amusée.

C’est vrai, on n’a pas été très gentils avec Marie-Edwige. On ne lui a presque pas parlé et on a joué entre nous, comme si elle n’avait pas été là.

Louissette**Onzième histoire (p. 35-37)****Une histoire du Petit Nicolas**

JE N'ÉTAIS PAS CONTENT quand maman m'a dit qu'une de ses amies viendrait prendre le thé avec sa petite fille. Moi, je n'aime pas les filles. C'est bête, ça ne sait pas jouer à autre chose qu'à la poupée et à la marchande et ça pleure tout le temps. Bien sûr, moi aussi je pleure quelquefois, mais c'est pour des choses graves, comme la fois où le vase du salon s'est cassé et papa m'a grondé et ce n'était pas juste parce que je ne l'avais pas fait exprès et puis ce vase il était très laid et je sais bien que papa n'aime pas que je joue à la balle dans la maison, mais dehors il pleuvait.

« Tu seras bien gentil avec Louissette, m'a dit maman, c'est une charmante petite fille et je veux que tu lui montres que tu es bien élevé. »

Quand maman veut montrer que je suis bien élevé, elle m'habille avec le costume bleu et la chemise blanche et j'ai l'air d'un guignol. Moi j'ai dit à maman que j'aimerais mieux aller avec les copains au cinéma voir un film de cow-boys, mais maman elle m'a fait des yeux comme quand elle n'a pas envie de rigoler.

« Et je te prie de ne pas être brutal avec cette petite fille, sinon, tu auras affaire à moi, a dit maman, compris ? » À quatre heures, l'amie de maman est venue avec sa petite fille. L'amie de maman m'a embrassé, elle m'a dit, comme tout le monde, que j'étais un grand garçon, elle m'a dit aussi : « Voilà Louissette. » Louissette et moi, on s'est regardés. Elle avait des cheveux jaunes, avec des nattes, des yeux bleus, un nez et une robe rouges. On s'est donné les doigts, très vite. Maman a servi le thé, et ça, c'était très bien, parce que, quand il y a du monde pour le thé, il y a des gâteaux au chocolat et on peut en reprendre deux fois. Pendant le goûter, Louissette et moi on n'a rien dit. On a mangé et on ne s'est pas regardés. Quand on a eu fini, maman a dit : « Maintenant, les enfants, allez vous amuser. Nicolas, emmène Louissette dans ta chambre et montre-lui tes beaux jouets. » Maman elle a dit ça avec un grand sourire, mais en même temps elle m'a fait des yeux, ceux avec lesquels il vaut mieux ne pas rigoler. Louissette et moi on est allés dans ma chambre, et là, je ne savais pas quoi lui dire. C'est Louissette qui a dit, elle a dit : « Tu as l'air d'un singe. » Ça ne m'a pas plu, ça, alors je lui ai répondu : « Et toi, tu n'es qu'une fille ! » et elle m'a donné une gifle.

J'avais bien envie de me mettre à pleurer, mais je me suis retenu, parce que maman voulait que je sois bien élevé, alors, j'ai tiré une des nattes de Louissette et elle m'a donné un coup de pied à la cheville.

Là, il a fallu quand même que je fasse « ouille, ouille » parce que ça faisait mal. J'allais lui donner une gifle, quand Louissette a changé de conversation, elle m'a dit : « Alors, ces jouets, tu me les montres ? » J'allais lui dire que c'était des jouets de garçon, quand elle a vu mon ours en peluche, celui que j'avais rasé à moitié une fois avec le rasoir de papa. Je l'avais rasé à moitié seulement, parce que le rasoir de papa n'avait pas tenu le coup. « Tu joues à la poupée ? », elle m'a demandé Louissette, et puis elle s'est mise à rire. J'allais lui tirer une natte et Louissette levait la main pour me la mettre sur la figure, quand la porte s'est ouverte et nos deux mamans sont entrées. « Alors, les enfants, a dit maman, vous vous amusez bien ? » « Oh ! oui, madame ! », a dit Louissette avec des yeux tout ouverts et puis elle a fait bouger ses paupières très vite et maman l'a embrassée en disant : « Adorable, elle est adorable ! C'est un vrai petit poussin ! » et Louissette travaillait dur avec les paupières. « Montre tes beaux livres d'images à Louissette », m'a dit ma maman, et l'autre maman a dit que nous étions deux petits poussins et elles sont parties.

Moi, j'ai sorti mes livres du placard et je les ai donnés à Louissette, mais elle ne les a pas regardés et elle les a jetés par terre, même celui où il y a des tas d'Indiens et qui est terrible : « Ça ne m'intéresse pas tes livres, elle m'a dit, Louissette, t'as pas quelque chose de plus rigolo ? » et puis elle a regardé dans le placard et elle a vu mon avion, le chouette, celui qui a un élastique, qui est rouge et qui vole. « Laisse ça, j'ai dit, c'est pas pour les filles, c'est mon avion ! » et j'ai essayé de le reprendre, mais Louissette s'est écartée. « Je suis l'invitée, elle a dit, j'ai le droit de jouer avec tous tes jouets, et si tu n'es pas d'accord, j'appelle ma maman et on verra qui a raison ! » Moi, je ne savais pas quoi faire, je ne voulais pas qu'elle le casse, mon avion, mais je n'avais pas envie qu'elle appelle sa maman, parce que ça ferait des histoires. Pendant que j'étais là, à penser, Louissette a fait tourner l'hélice pour remonter l'élastique et puis elle a lâché l'avion. Elle l'a lâché par la fenêtre de ma chambre qui était ouverte, et l'avion est parti. « Regarde ce que tu as fait, j'ai crié. Mon avion est perdu ! » et je me suis mis à pleurer. « Il n'est pas perdu, ton avion, bêta, m'a dit Louissette, regarde, il est tombé dans le jardin, on n'a qu'à aller le chercher. »

Nous sommes descendus dans le salon et j'ai demandé à maman si on pouvait sortir jouer dans le jardin et maman a dit qu'il faisait trop froid, mais Louissette a fait le coup des paupières et elle a dit qu'elle voulait voir les jolies fleurs. Alors, ma maman a dit qu'elle était un adorable poussin et elle a dit de bien nous

couvrir pour sortir. Il faudra que j'apprenne, pour les paupières, ça a l'air de marcher drôlement, ce truc !

Dans le jardin, j'ai ramassé l'avion, qui n'avait rien, heureusement, et Louissette m'a dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? » « Je ne sais pas, moi, je lui ai dit, tu voulais voir les fleurs, regarde-les, il y en a des tas par là. » Mais Louissette m'a dit qu'elle s'en moquait de mes fleurs et qu'elles étaient minables. J'avais bien envie de lui taper sur le nez, à Louissette, mais je n'ai pas osé, parce que la fenêtre du salon donne sur le jardin, et dans le salon il y avait les mamans. « Je n'ai pas de jouets, ici, sauf le ballon de football, dans le garage. » Louissette m'a dit que ça, c'était une bonne idée. On est allés chercher le ballon et moi j'étais très embêté, j'avais peur que les copains me voient jouer avec une fille. « Tu te mets entre les arbres, m'a dit Louissette, et tu essaies d'arrêter le ballon. »

Là, elle m'a fait rire, Louissette, et puis, elle a pris de l'élan et, boum ! un shoot terrible ! La balle, je n'ai pas pu l'arrêter, elle a cassé la vitre de la fenêtre du garage.

Les mamans sont sorties de la maison en courant. Ma maman a vu la fenêtre du garage et elle a compris tout de suite. « Nicolas ! elle m'a dit, au lieu de jouer à des jeux brutaux, tu ferais mieux de t'occuper de tes invités, surtout quand ils sont aussi gentils que Louissette ! » Moi, j'ai regardé Louissette, elle était plus loin, dans le jardin, en train de sentir les bégonias.

Le soir, j'ai été privé de dessert, mais ça ne fait rien, elle est chouette, Louissette, et quand on sera grands, on se mariera.

Elle a un shoot terrible !

GOSCINNY / SEMPE

Le Petit Nicolas a des ennuis

38

On a fait le marché avec Papa**Douzième histoire (p. 38-41)****Une histoire du Petit Nicolas**

APRÈS DÎNER, PAPA A FAIT LES COMPTES du mois avec maman.

– Je me demande où passe l’argent que je te donne, a dit papa.

– Ah ! j’aime bien quand tu me dis ça, a dit maman, qui pourtant n’avait pas l’air de rigoler.

Et puis elle a expliqué à papa qu’il ne se rendait pas compte de ce que coûtait la nourriture et que s’il allait faire le marché, il comprendrait, et qu’on ne devait pas discuter devant le petit.

Papa a dit que tout ça c’était des blagues, que si lui s’occupait d’aller acheter les choses, on ferait des économies et on mangerait mieux, et que le petit n’avait qu’à aller se coucher.

– Eh bien, puisque c’est comme ça, tu feras les courses, toi qui es si malin, a dit maman.

– Parfaitement, a répondu papa. Demain, c’est dimanche, et j’irai au marché. Tu verras comme moi je ne me laisse pas faire !

– Chic, j’ai dit, je pourrai y aller, moi aussi ? Et on m’a envoyé me coucher.

Le matin, j’ai demandé à papa si je pouvais l’accompagner et papa a dit que oui, que c’étaient les hommes qui faisaient le marché aujourd’hui. Moi j’étais drôlement content, parce que j’aime bien sortir avec mon papa, et le marché, c’est chouette. Il y a du monde et ça crie partout, c’est comme une grande récré qui sentirait bon. Papa m’a dit de prendre le filet à provisions et maman nous a dit au revoir en rigolant.

– Tu peux rire, a dit papa, tu riras moins quand nous serons revenus avec des bonnes choses que nous aurons payées à des prix abordables. C’est que nous, les hommes, on ne se laisse pas rouler. Pas vrai, Nicolas ?

– Ouais, j’ai dit.

Maman a continué à rigoler et elle a dit qu’elle allait faire chauffer l’eau pour cuire les langoustes que nous allions lui rapporter, et nous sommes allés chercher la voiture dans notre garage.

Dans l’auto, j’ai demandé à papa si c’était vrai que nous allions ramener des langoustes.

– Et pourquoi pas ? a dit papa.

Là où nous avons eu du mal, c'est pour trouver où garer. Il y avait un tas de monde qui allait au marché. Heureusement, papa a vu une place libre – il a l'œil, mon papa – et il a garé.

– Bien, a dit papa, nous allons prouver à ta mère que c'est facile comme tout de faire le marché, et nous allons lui apprendre à faire des économies. Pas vrai, bonhomme ?

Et puis, papa s'est approché d'une marchande qui vendait des tas de légumes, il a regardé et il a dit que les tomates, ce n'était pas cher.

– Donnez-moi un kilo de tomates, il a demandé, papa.

La marchande a mis cinq tomates dans le filet à provisions et elle a dit :

– Et avec ça, qu'est-ce que je vous mets ? Papa a regardé dans le filet, et puis il a dit :

– Comment ? Il n'y a que cinq tomates dans un kilo ?

– Et qu'est-ce que vous croyez, a demandé la dame, que pour le prix vous aurez une plantation ? Les maris, quand ça vient faire le marché, c'est tous du pareil au même.

– Les maris, on se laisse moins rouler que nos femmes, voilà tout ! a dit papa.

– Répétez ça un peu, si vous êtes un homme ? a demandé la marchande, qui ressemblait à M. Pancrace, le charcutier de notre quartier.

Papa a dit : « Bon, ça va, ça va » ; il m'a laissé porter le filet et nous sommes partis, pendant que la marchande parlait de papa à d'autres marchandes.

Et puis, j'ai vu un marchand avec plein de poissons sur sa table et des grosses langoustes :

– Regarde, papa ! Des langoustes ! j'ai crié.

– Parfait, a dit papa, allons voir ça.

Papa, il s'est approché du marchand, et il a demandé si les langoustes étaient fraîches. Le marchand lui a expliqué qu'elles étaient spéciales. Quant à être fraîches, il pensait que oui, puisqu'elles étaient vivantes, et il a rigolé.

– Oui, bon, a dit papa, à combien la grosse, là, qui remue les pattes ?

Le marchand lui a dit le prix et papa a ouvert des yeux gros comme tout.

– Et l'autre, là, la plus petite ? a demandé papa.

Le marchand lui a dit le prix de nouveau et papa a dit que c'était incroyable et que c'était une honte.

– Dites, a demandé le marchand, c'est des langoustes ou des crevettes que vous voulez acheter. Parce que ce n'est pas du tout le même prix. Votre femme aurait dû vous prévenir.

– Viens, Nicolas, a dit papa, nous allons chercher autre chose.

Mais moi, j'ai dit à papa que ce n'était pas la peine d'aller ailleurs, que ces langoustes me paraissaient terribles, avec leurs pattes qui remuaient, et que la langouste c'est drôlement bon.

– Ne discute pas et viens, Nicolas, m'a dit papa. Nous n'achèterons pas de langouste, voilà tout.

– Mais, papa, j'ai dit, maman fait chauffer de l'eau pour les langoustes, il faut en acheter.

– Nicolas, m'a dit papa, si tu continues, tu iras m'attendre dans la voiture.

Alors, là, je me suis mis à pleurer ; c'est vrai, quoi, c'est pas juste.

– Bravo, a dit le marchand, non seulement vous êtes radin et vous affamez votre famille, mais en plus, vous martyrisez ce pauvre gosse.

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde, a crié papa, et d'abord, on ne traite pas les gens de radins quand on est un voleur !

– Un voleur, moi ? a crié le marchand, vous voulez une baffe ?

Et il a pris une sole dans la main.

– Ça c'est bien vrai, a dit une dame ; le merlan que vous m'avez vendu avant-hier n'était pas frais. Même le chat n'en a pas voulu.

– Pas frais, mon merlan ? a crié le marchand.

Alors, il y a tout plein de gens qui sont venus et nous sommes partis pendant que tous se mettaient à discuter et que le marchand faisait des gestes avec sa sole.

– Nous rentrons, a dit papa, qui avait l'air nerveux et fatigué ; il se fait très tard.

– Mais, papa, j'ai dit, nous n'avons que cinq tomates. Moi, je crois qu'une langouste...

Mais papa ne m'a pas laissé finir, il m'a tiré par la main, et comme ça m'a surpris, j'ai lâché le filet à provisions, qui est tombé par terre. C'était gagné. Surtout qu'une grosse dame qui était derrière nous a marché sur les tomates, ça a fait « cruish », et elle nous a dit de faire attention. Quand j'ai ramassé le filet à provisions, ce qu'il y avait dedans, ça ne donnait pas faim.

– Il faudra qu'on retourne acheter d'autres tomates, j'ai dit à papa. Pour ces cinq-là, c'est fichu.

Mais papa n'a rien voulu entendre et nous sommes arrivés à la voiture.

Là, papa n'a pas été content à cause de la contravention.

– Décidément, c'est le jour ! il a dit.

Et puis, nous nous sommes mis dans l'auto et papa a démarré.

– Mais fais attention où tu mets ton filet, a crié papa. J'ai plein de tomates écrasées sur mon pantalon ! Regarde un peu ce que tu fais !

Et c'est là que nous avons accroché le camion. À force de faire le guignol, ça devait arriver !

Quand nous sommes sortis du garage où on avait emmené l'auto – c'est pas grave, elle sera prête après-demain – papa avait l'air fâché. C'est peut-être à cause des choses que lui avait dites le camionneur, un gros.

À la maison, quand maman a vu le filet à provisions, elle allait commencer à dire quelque chose, mais papa s'est mis à crier qu'il ne voulait pas de commentaires. Comme il n'y avait rien à manger dans la maison, papa nous a emmenés en taxi au restaurant. C'était très chouette. Papa n'a pas beaucoup mangé, mais maman et moi on a pris de la langouste mayonnaise, comme pour le repas de communion de mon cousin Euloge. Maman a dit que papa avait raison, que les économies, ça avait du bon.

J'espère que dimanche prochain, nous retournerons faire le marché avec papa !

NOTES PERSONNELLES

42